

SOKHNA BENGA

L'OR DE NINKINANKA
ROMAN

TEHAM ÉDITIONS
97, AVENUE DU GÉNÉRAL DE GAULLE
94420 LE PLESSIS-TRÉVISE - FRANCE
2018

« Dans une chambre d'hôtel tapissée d'une moquette rouge, capitonnée de satin rouge, sur un lit recouvert d'un couvre-lit en satin rouge, s'endormirait une ravissante poupée habillée de rouge, la tête posée sur un oreiller de satin rouge... »

LES JOYEUSES INSÉPARABLES

*« La terre nous fait attendre
ses présents à chaque saison, mais
on recueille à chaque instant les fruits de l'amitié »*
Démophile, Sentences, V^e s. av. J.-C.

Aïda, femme au foyer de son état, triait le riz, assise sur une natte. Elle vit entrer Marie, assistante de direction du « patron le plus chou que la terre eût jamais porté », selon sa propre expression. Sa flamboyante amie d'enfance était moulée par une robe seconde peau. Marie et Aïda étaient inséparables depuis le berceau. Tellement inséparables qu'elles avaient fini par avoir un air de famille. Elles avaient toujours su tout partager.

Nées le même jour : un sept juillet, à quelques minutes d'intervalle, l'une n'allait pas sans l'autre, ne pouvait exister sans l'autre. Quand l'une souffrait, l'autre aussi. C'était ainsi. Dès l'origine, cette amitié était destinée à s'éclorre et à grandir.

Leurs grand-mères étaient aussi inséparables que les doigts d'une main. Leurs filles ensuite. Leurs petites-filles enfin.

Après leur mariage, elles vécurent dans des maisons attenantes que séparait une porte de communication.

Marie aida Mbaye dans ses démarches pour trouver une villa. Et son mari finit par devenir l'ami de celui-ci. Au bout du compte, une sorte de ménage à quatre s'établit.

Pour l'heure, les habits de la nouvelle arrivante exhalaient les effluves d'un encens de sa préparation. Elle s'assit sur la natte, étalant devant elle ses jambes interminables. La bouche aérienne, elle soumit les résultats journaliers de la « pêche au *thiof* » à la sereine appréciation de la veuve de Mbaye Diop. Pour appuyer ses dires, elle fouilla dans son sac et lui tendit trois billets rouges : son pourcentage !

La maîtresse de maison rit de plaisir. Pourtant, sa bonne humeur n'était qu'apparente. La cause ? Une lettre de mise en demeure était arrivée. Elle provenait d'une agence de crédit qui prétendait son défunt mari débiteur d'une somme colossale ! Trente millions majorés des intérêts de retard !

Marie laissa exploser sa colère. Pourquoi maintenant, deux ans après sa mort ? En battante, elle chercha la solution. Toute trouvée d'ailleurs : la vente de la maison. Par les temps qui couraient et vu sa dimension et son emplacement, elle valait une fortune. La principale concernée faillit l'étrangler.

Marie n'en tint cure : Eh la fière ! La fenêtre est mince. Pas de boulot. Personne pour l'entretenir !

— Raconte-moi comment ? demanda-t-elle en se tenant le visage entre les mains, un air de défi dans les yeux.

Ce n'était plus la maison de Mbaye, que diable ! Si elle ne se rendait pas à ses arguments, cette agence de crédit ferait saisir la belle et la vendrait aux enchères. Les souvenirs ne les nourriront pas, Issa¹, son unique fils, et elle. Elle lui proposa un acheteur éventuel : un venant d'Atlanta, un richissime Modou-Modou. Mais Aïda avait besoin d'un délai...

Un délai pour quoi ? s'écria Marie. Elle balaya du doigt son argument à la noix. Pas question d'aller se prosterner devant ces rapaces de l'agence de crédit. Une lueur d'intérêt naquit dans le regard d'Aïda. Elle accepta la proposition de Marie qui, sitôt satisfaite, sauta du coq à l'âne en parlant de *yendu* du dimanche.

Demeurée seule, Aïda se prit le menton... Elle regretterait toujours de ne pas être comme Marie. Fonceuse, battante avec un tempérament de feu. Elle avait cru gagner du temps en laissant pourrir les situations. Mais à quoi servaient les regrets ? Elle ne gagnerait rien à rester prostrée ainsi. Sauf une sacrée migraine ! Elle ferait mieux de suivre les conseils de son amie.

¹ Retrouvez le petit Issa dans le roman jeunesse publié chez Falia Éditions Enfance : *La peur du Wunduman*

L'après-midi était bien entamé quand une ado arriva chez elle en roulant des fesses. C'était Tiaba, la fille aînée de Marie. La teenager était en pantalon corsaire vert menthe. Un débardeur rose fuchsia version *dioumbax out* laissait nu son nombril joliment décoré d'une perle ; elle avait les oreilles et le nez percés. Ses pieds étaient moulés dans des tennis parme. Marie était pareille au même âge, provocante à souhait, délurée même. Elle trouva Aïda en pleine lessive. Elle lui lança :

— Téléphone ! C'est Maman !

La demeure de Marie était la seconde après la sienne. Le combiné était sur une pile de journaux spécialisés sur les bolides dernier cri. À l'autre bout du fil, Marie lui apprit toute excitée la nouvelle : son Modou-Modou avait accepté de venir sur l'heure voir la maison. Elle en resta baba. Une fois chez elle, elle rinça le boubou de son fils et l'étendit. Ensuite, elle prit une douche. Soulagée, elle enfila une robe *ndokette* en basin et broderie anglaise. Elle saisit son encensoir rempli de braises recouvertes de cendre et posa dessus une boulette d'encens de sa préparation. En soupirant, elle s'assit et souleva son ample habit pour en couvrir l'encensoir. Elle avait acquis cette habitude bien avant son mariage. Marie la traitait de fille *doc*. Elle se mira.

Sa défunte mère lui disait souvent : « Une femme doit tout le temps être impeccable de la tête aux pieds car elle ne sait jamais sur qui elle peut tomber. »

Et elle n'avait pas tort.

*

* *

— Kong kong ! toc toc ! fit Marie en pénétrant dans le salon de son amie.

Son Modou-Modou, le venant d'Atlanta, en costume noir et cravate rouge vif, la suivait de près. Il prit place dans le salon pendant que Marie rejoignait Aïda dans la chambre. Elle la trouva sur le lit, la tête entre les mains.

— Basta les idées noires ! dit Marie, balayant ses arguments d'une chiquenaude. Mon venant d'Atlanta paie cash. Tu auras six mois... pour déménager. J'ai négocié les meilleures conditions pour toi. Alors, ne fais pas l'idiote !

Elle ne se montra guère tendre. Selon elle, Aïda avait gâché sa vie en se mariant avec un homme beaucoup trop âgé, en héritant d'une belle-famille exécrationnelle, stupide et cupide... Il était temps qu'elle sorte du cercle des trois P. Et de conclure sans complaisance :

— Je ne serai pas toujours là.

Elle sortit, royale. Aïda n'eut d'autre choix que de la suivre. L'affaire fut vite conclue. Le Modou-Modou avait signé les yeux fermés. Pourtant, elle se sentait bien mal. Elle avait foulé aux pieds la mémoire de son défunt époux. Lui qui avait acheté cette maison, un T7 pour avoir de l'espace. Lui, l'éternel optimiste, qui disait toujours : « Tu sais, avec nos parents et amis qui

débarquent à tout moment, il faut tout prévoir. Tant qu'Allah nous en donnera les moyens, Aïda, nous les soutiendrons. Et puis en dehors de ça, je voudrai d'autres enfants qui la rempliront... »

Lui, le si prévoyant, lui avait laissé une ardoise fort salée ? Elle n'arrivait toujours pas à y croire. Grâce à cette transaction, l'honneur du mort était sauf.

Pour ne pas avoir à cogiter plus longtemps, elle retourna chez son amie d'enfance à la tombée de la nuit et la trouva affalée sur un canapé devant la télévision, un sachet d'arachides grillées à la main. Elle faisait un régime, lui dit-elle, consciente du comique de la situation. Aïda en rit et s'assit à ses pieds.

— Soirée télé, ce soir ?

— Non, répondit la maîtresse de maison, récré ! Pas de pigeons à plumer. Droit de visite refusé.

Comme tous les jours, elle fut étonnée d'entendre son amie lui exposer sa tactique simple comme bonjour. Il suffisait de fixer un jour à chacun et de virer le premier qui oserait s'y dérober.

Le mariage était la bête noire de Marie, qui avait eu la malchance de tomber sur un ivrogne camé et brutal. Elle avait cru voir le paradis au prononcé de leur divorce. Mais une grande désillusion l'attendait. Son mari paya deux mois la pension alimentaire puis le troisième mois, démissionna et déménagea sans laisser d'adresse, la laissant avec la maison criblée de dettes. Le compte bancaire sur lequel elle lui avait donné procuration était au rouge.

Selon elle, Aïda avait eu de la chance d'avoir Mbaye. Le si précieux qui avait su de son vivant la protéger de sa pourriture de belle-famille. Elle ne s'arrêta pas en si bon chemin, Marie. Comme d'habitude, elle appuya là où ça faisait mal. Et si elle s'était mariée avec ce va-nu-pieds de Sidi, ce serait pire. Aïda essaya d'en rire : elle serait alors la femme d'un futur ministre. Mais son rire sonnait mal et Marie le savait. Celle-ci lui dessina un portrait peu flatteur de son ex-fiancé : versatile, inconstant, menteur, volage. Divorcé quatre ou cinq fois. Un record... Elle fit une grimace. Bien sûr, elle exagérait, comme toujours. En vérité, deux fois, il s'était marié, le lascar !

— Deux ans de mariage, deux ans de divorce, voilà sa devise ! conclut-elle, pince-sans-rire.

Aïda se rendit compte combien Marie était au fait de la situation de Sidi ! Elle eut envie de la taquiner et dit, la voix lascive, le regard fondant :

— Toujours bel homme, beau parleur, *diantalman* !

Elle l'avait vu à la télévision. Ah, Sidi ! C'était une tout autre histoire, il y avait si longtemps...

— Attention, danger... la chahuta Marie en riant.

Ses yeux étaient bien trop brillants. Fallait pas rêver, Sidi devait avoir rangé son souvenir au fond d'une oubliette. Surtout après la trahison dont il avait été l'objet. Elle lui conseilla de ne plus y penser. Histoire de faire baisser la tension palpable, elle lui parla avec légèreté de sa nouvelle conquête. Un député bien élu, bien marié. L'heureux chanceux l'avait entraînée dans

un cocktail. L'idée ne l'enchantait guère mais qu'y pouvait-elle ? Aïda trouva le comportement de ladite conquête plutôt étrange. Elle demanda des nouvelles de la femme de celui-ci, silencieuse gardienne du foyer. La réaction de Marie lui fit froid dans le dos. Elle éclata de rire avant de dire d'une voix haut perchée :

— Sa femme ? Ah sa femme ! Je ne sais pas ce qui s'est passé dans sa tête quand il l'a épousée. Ça doit être une de ces histoires de maraboutage. Je ne vois pas d'autre solution. Elle a les talons des pieds craquelés et un *diamu tugn*.

Aïda ne trouva pas cela drôle. Pourquoi rire de traditions pluriséculaires ? Et Marie de renchérir : son député n'était pas fou. Avec lui, la femme au foyer. Pour ses sorties, il préférerait être au bras d'une maîtresse comme elle : belle, spirituelle, intelligente, instruite, élégante... Aïda plaignit l'épouse et traita son amie de misérable pédante. Marie lui tira la langue. Quelle importance ? De nouveau, elle parla de Sidi, l'abreuva d'insultes bien senties, parla de la nouvelle garce qui l'accompagnait. Aïda la trouva bien trop passionnée pour un sujet jugé sans importance. Celle-ci éclata de rire. Elle, passionnée pour un enfoiré pareil qui ne valait pas le détour ? Fallait pas charrier ! Tout de même ! Aïda se sentit en terrain glissant et détourna ostensiblement la conversation vers sa commission sur le prix de vente de la maison. Pas un kopeck !